

LA LETTRE DU 18 JUIN

N° 291 novembre 2026-Trente et unième année  
\*Directrice de l'édition Christine ALFARGE\*



Le combat de l'avenir

SOMMAIRE

|                                                                                 |         |
|---------------------------------------------------------------------------------|---------|
| -Allocution de Jacques Myard pour le 11 novembre...Jacques MYARD                | page 2  |
| - CHARLES DE GAULLE, INTIME... Christine ALFARGE                                | page 3  |
| -LE STAGIAIRE CHARLES DE GAULLE ...Général Alain de BOISSIEU                    | Page 5  |
| -Bernadette Chirac : la souffrance et la gloire ... Christine Clerc             | page 8  |
| -messagers de Proust auprès du général De Gaulle... Jacques Letertre            | page 9  |
| -1968 et 1969, la fin agitée du règne du général de gaulle .... Paul KLOBOUKOFF | page 10 |
| -Livre : Dictionnaire amoureux d'André Malraux ... Hervé Gaymard                | page 11 |
| -Exposition : La Grande Histoire au travers de la vie de Charles de Gaulle      | page 12 |





# Allocution de Jacques Myard pour le 11 novembre

Par Jacques MYARD,

**14-18** sonne comme un Tocsin qui nous pétrifie.  
**Danton** disait le 2 septembre 1792, « Le Tocsin qui sonne n’est point un signal d’alarme, c’est la charge sur les ennemis de la Patrie. »  
C’est l’union sacrée.  
**14-18**, Tocsin terrible, assaille nos esprits, blesse nos cœurs avec ses cohortes de blessés, d’estropiés, de gazés, de gueules cassés, de morts tombés au champ d’honneur.  
Un linceul de tristesse couvre la terre où reposent à jamais la jeunesse française et européenne, fauchée dans des combats meurtriers dont on a peine à imaginer la violence, la cruauté, dont on ne comprend plus le sens des sacrifices.  
Une seule question vient à l’esprit : pourquoi ?  
On se souvient avec stupéfaction du terrible engrenage des Alliances, une machine infernale !  
**28 juin 1914**, assassinat du Prince héritier François Ferdinand à Sarajevo, Guillaume II soutient immédiatement François-Joseph, empereur d’Autriche, Roi de Hongrie, contre la Serbie.  
C’est à Longchamps, aux courses que le Président Poincaré reçoit une dépêche annonçant l’assassinat de l’Archiduc, il la donne à l’ambassadeur autrichien qui blême, quitte la tribune officielle.  
**5 juillet 1914**, Berlin envoie à Vienne un télégramme de soutien, un « chèque en blanc » diront les historiens pour en finir avec la Serbie, dans un conflit local.  
**23 juillet 1914**, l’Autriche-Hongrie envoie à la Serbie un ultimatum rédigé avec Berlin et exige que des policiers autrichiens puissent enquêter en Serbie.  
**28 juillet**, l’Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie.  
**1er août**, l’Allemagne déclare la guerre à la Russie.  
**3 août 1914**, l’Allemagne déclare la Guerre à la France.  
**4 août**, le Royaume-Uni entre en Guerre contre l’Allemagne à la suite de la violation de la neutralité de la Belgique par l’Allemagne  
« **Dieu merci, c’est la Grande Guerre** » **s’exclame le général autrichien, Victor DANKL.**  
Cette suite d’événements implacables conduisit la jeunesse française et européenne dans un holocauste, un brasier de souffrances, de sacrifices indicibles, une guerre de plus de 4 années.  
Au-delà de ces dates, de cet enchainement, de ce mécano des alliances, qui engendrent le conflit comme à la parade, surgit alors un mantra redoutable, un logiciel qui structure le conflit.  
En novembre 1913, le ministre belge, diplomate en poste à Berlin, le baron Beynes, rapporte à notre ambassadeur Jules Cambon les propos du Kaiser au Roi des Belges Albert 1er en visite à Postdam.  
« **Une Guerre avec la France est INEVITABLE et prochaine** ».  
Jules Cambon en avertit Poincaré…  
**INévitabel** dit le Kaiser, il est vrai que depuis l’odieux traité de Francfort du 10 mai 1871 qui annexe l’Alsace et une partie de la Lorraine au Reich, les relations internationales de la prétendue « Belle époque » sont marquées par de multiples concurrences entre les puissances européennes – rivalités coloniales en Tunisie, en Egypte, au Togo, au Cameroun, en Cyrénaïque ottomane.  
En 1897, le ministre des Affaires Étrangères allemand Von Bülow affirme :  
« C’est la course pour se faire sa place au soleil ou risquer de périr. »  
Les tensions sont multiples, les puissances se jaugent, se mesurent, se menacent. Lors de la Crise d’Agadir en 1911 entre la France et l’Allemagne, Berlin envoie une canonnière Seine Majestät Schiff Panther, la diplomatie prime cependant, les tensions retombent pour un temps.  
Dès le début de la Guerre à Charleroi, les troupes françaises subissent de très lourdes pertes. **27000 soldats sont tués, le 22 août 1914**, le jour le plus meurtrier de l’Histoire de France. Du 20 au 25 août 1914, 40 000 soldats français sont fauchés par l’artillerie allemande.



## Cérémonie commémorative du 11-Novembre

À Tamines, près de Namur, les Allemands exécutent plus de 380 civils belges.  
C’est un crime de guerre.  
Cette hécatombe sous le feu des mitrailleuses allemandes n’était-elle pas **inévitabel** ?  
Comment ne pas s’interroger sur l’« instruction sur la conduite des Grandes unités » de l’Etat-major Français ?  
« Article 6 l’offensive seule a des résultats positifs.  
C’est le **credo** de l’Etat-major, le sacrifice de l’infanterie face aux mitrailleuses et à l’artillerie.  
À Paris, le gouvernement apprend l’échec de Charleroi, c’est la panique, il quitte la capitale pour Bordeaux.  
Les Armées allemandes se dirigent au sud et laissent Paris sur leur droite.  
Joffre, impassible, décide avec John French qui commande le corps expéditionnaire anglais d’attaquer les Allemands.  
Le Général Gallieni mobilise les taxis, les Allemands reculent.  
Le **12 septembre 1914**, c’est l’échec du Plan Schlieffen, c’est la victoire de la Marne, la Victoire de Joffre.  
Le Général Allemand **Von Kluck** qui commandait la 1ère armée allemande à la bataille de la Marne confia en décembre 1918 à un journal français :  
« On nous avait tout appris à l’école de guerre, sauf une chose : qu’une troupe en retraite, fourbue puisse se relever, contre-attaquer et emporter la victoire. »  
Les batailles s’enchaînent.  
**En Artois**, décembre 1914, en mai 1915 et de septembre à novembre 1815.  
« Un bruit diabolique nous entoure. On a l’impression inouïe d’une multiplication incessante de la fureur universelle.  
Une tempête de battements rauques et sourds de clameur furibondes, de cris perçants de bêtes s’acharne sur la terre toute couverte de loques de fumée et où nous sommes enterrés jusqu’au cou, que le vent des obus pousse et fait tanguer. »  
**Henri Barbusse**, le feu.  
**Au Linge**, en octobre 1915.  
17 000 hommes sont engloutis dans le brasier.  
Était-ce INÉVITABLE ?  
Le 2ème alinéa de l’article 6 des directives du grand Etat-Major Français, précise :

« Les succès à la guerre ont toujours été remportés par des généraux qui ont voulu et cherché la bataille.  
Ceux qui l’ont subie ont toujours été Vaincus. »  
**Sainte offensive**, priez pour nous soldats morts pour la France.  
**La Somme**, 1er juillet – 18 novembre 1916.  
Plus d’un million de victimes dont 442 000 tués ou disparus.  
« À quelques pas, un soldat était tombé, le corps en boule sous sa capote ouverte, comme s’il avait cherché sa blessure avant de mourir.  
Un autre plus loin, semblait faire la sieste, adossé à un tronc rogné, la tête courbée sur l’épaule.  
Et ce pan d’étoffe bleue en état encore un ? Oui encore...  
Vous étiez si jeunes, si confiants, si forts mes camarades : OH NON vous n’auriez pas dû mourir...  
Dans la boue des relèves, devant la mort  
Je vous ai entendu rire,  
Jamais pleurer. »  
**Roland Dorgelès**, Les Croix de Bois.

Cet holocauste était-il **INÉVITABLE** ?  
« Un commandement en chef Énergique ayant confiance en ses troupes, ne laissera jamais à son adversaire la priorité de l’action...  
Il imprimera aux opérations dès là le début de la guerre, un tel caractère de violence et d’acharnement que l’ennemi, frappé dans son moral et paralysé dans son action, se verra réduit à rester sur la défensive. »  
Article 6, alinéa 3 de l’instruction du Grand État-Major  
**Sainte offensive**, priez pour nous, soldats morts pour la France.

**Le chemin des dames**, 16 avril-24 octobre 1917  
« Un obus s’abattait comme la foudre à trois ou quatre mètres...J’eus l’impression d’être aplati net et je restai quelques secondes sans pouvoir soulever ma poitrine vidée d’air, c’était le souffle de la mort que je venais de ressentir. Il avait traversé tout mon être depuis mon cerveau comprimé, mon cœur et mes poumons oppressés, jusqu’à mes jambes amollies. **LOUIS BARTHAS**, Tonnelier

**Au chemin des Dames** en avril 1917, comme sur la Somme en 1916, les troupes de la Force noire subissent des pertes importantes, jusqu’à 40% de leur effectif, le Général Mangin acquiert la réputation de Boucher des Noirs.  
N’était-ce pas **INÉVITABLE** ?  
« En présence d’un d’adversaire ayant pris l’initiative des opérations, c’est par une contre-offensive énergique et violente qu’il sera possible de donner à la lutte une tournure favorable » précisent encore les instructions du Grand Etat-Major.

**Sainte offensive**, priez pour nous, soldats morts pour la France.  
La Victoire est venue très chèrement acquise, c’est un soulagement après tant de sacrifices.  
La France « a saigné », le sang de sa jeunesse  
Comme l’avait voulu le Général Prussien **Erich Von Falkenhayn** à Verdun.  
« Hier Soll Frankreich Ausblüten. » Ici la France doit saigner.  
La Victoire est chèrement acquise.  
« On dirait que tous nos efforts de pensée, tous les accroissements inouïs de notre connaissance positive, n’ont servi qu’à porter à une puissance écrasante et sauvage les moyens d’en finir avec le genre humain. » **Paul Valery**.  
La Victoire est acquise, mais volée par le **Président Wilson**, champion de l’utopie pacifiste.

**Friedrich Ebert**, Président de la toute nouvelle République de Weimar, salue à Berlin les soldats allemands qui reviennent invaincus du champ de bataille.  
Tragique prophétie qui fait naître la sinistre légende du « coup de poignard dans le dos » qui enfanta la Seconde Guerre mondiale.  
Chaque guerre appelle-t-elle une nouvelle guerre ?

**Le mantra de 14-18 INÉVITABLE nous taraude.**  
Est-il **INÉVITABLE** que la mémoire des poilus s’efface de notre monde ?  
Les tombes non entretenues des « morts pour la France. » disparaissent sans autre forme de procès dans l’indifférence des jours qui passent.

**Roland Dorgelès** le savait.  
« **On nous oubliera, le temps inexorable fera son œuvre, les soldats mourront une seconde fois.** »  
Nous ne pouvons pas oublier cette tragédie, ces sacrifices.  
Oublier serait nier le sens même de notre avenir fort de son Histoire  
Ce serait oublier le sens de notre destin de peuple libre  
Ce serait oublier l’âme éternelle de la Nation.

**Inévitable** est le mantra intangible qui traverse les siècles et gouverne toujours notre village planétaire ?  
Les Prédications des experts médiatiques qui se targuent d’être bien informés, qui scandent à satiété que la guerre est inévitable dans un avenir proche sont-elles crédibles ? Ou ne sont-elles que manipulations pour gagner de l’audience ou pour préparer les esprits des peuples à accroître leurs efforts budgétaires ?  
Soyons lucides.  
Il ne s’agit pas d’ignorer les illusions tragiques des dividendes de la Paix.  
De croire naïvement dans le triomphe de la démocratie universelle dans la fin de l’Histoire, dans la paix perpétuelle de KANT.  
Nous savons à l’aune de notre Histoire multiséculaire, chèrement payée, que la clé de notre indépendance, de notre liberté, de la paix demeure  
« **Civis Pacem Para Bellum.** »

C’est le logiciel du genre humain d’hier, d’aujourd’hui, de demain.  
Mais l’Histoire n’est pas inévitable, elle est faite par les peuples.  
Gardons-nous d’être aveugles et de subir les événements à l’âge du nucléaire.  
Face aux épreuves, le chef de caractère sait recourir à lui-même pour ne pas se laisser manipuler, subjuguer par les événements inévitables.

**14-18** demeure une actualité brûlante, une leçon permanente pour garder raison  
Sachons nous tenir debout  
Sachons résister à l’inévitable.  
Vive les Glorieux Poilus  
Morts pour la France  
Nous leur devons à jamais notre liberté  
Vive nos Alliés  
Vive la République  
Vive la France  
Jacques Myard  
Membre Honoraire du Parlement  
Maire Honoraire de Maisons-Laffitte  
Président de l’Académie du gaullisme

*Jacques Myard Maire Honoraire de Maisons-Laffitte Membre honoraire du Parlement, Président du CNR et de l'Académie du gaullisme.*





Par Christine ALFARGE,

« Je connaissais Charles ; il y en avait certainement un. C'était un homme très sensible qui, en dehors du personnage officiel qu'on représentait, de l'attitude dans laquelle il était obligé d'être, de tenir, était tout de même quelqu'un qui avait une sensibilité extrêmement aigüe et qui voyait très bien tous les problèmes, même les plus humbles. »  
Philippe de Gaulle

Le Général appelait affectueusement sa fille Anne « ma joie ». C'était la seule personne qui parvenait à le faire sourire, le détendre totalement loin des charges du pouvoir.  
"Anne était aussi une grâce. Elle m'a aidé à dépasser tous les échecs, et tous les hommes, à voir plus haut." disait Charles De Gaulle  
En 1962, lors de l'attentat du Petit Clamart, une balle a fini sa course dans un cadre contenant la photo de sa fille Anne, objet qu'Yvonne De Gaulle tenait à garder toujours près d'elle depuis sa mort en 1948.

Yvonne de Gaulle était avant tout une femme ayant le souci des autres et sur les principes, une femme du 19ème siècle dont Éliane Dromer, sa proche confidente se plaît à le souligner. Elle incarnera un modèle dans sa vie, attentive aux autres, d'une extrême gentillesse avec les gens qu'elle recevait.

Yvonne De Gaulle entretiendra une correspondance journalière avec les sœurs de 1946 jusqu'à sa mort. En 1948, elle s'exprimera en ces termes dans une lettre sur le drame familial vécu douloureusement « Nous donnerions tout ce que nous avons... ».

Protocole de l'Élysée oblige, Yvonne De Gaulle exercera son rôle à merveille. Active en matière des handicapés majeurs, son avis sera déterminant lorsque Éliane Dromer travaillant aussi avec Jean Foyer, est chargée par ce dernier de lui présenter le texte traitant des handicapés majeurs, transmis peu de temps après au Conseil des ministres. Une loi en faveur des handicapés majeurs est instaurée suite à une décision de Jean Foyer de mettre en place les tutelles et les curatelles. Cependant le grand combat d'Yvonne De Gaulle reste en faveur de l'enfance handicapée à travers la Fondation Anne De Gaulle au château de Vert-Cœur à Milon-la Chapelle dont elle devient présidente en 1948 avec comme secrétaire général Georges Pompidou même lorsqu'il exerce ces fonctions de 1er ministre. Ils traiteront ensemble du quotidien à travers une relation de confiance.

Un esprit d'engagement.

Yvonne De Gaulle était consciente de son rôle actif dans des actions de solidarité, de lutte contre la précarité. Sa générosité allait même jusqu'à prendre sur ses deniers personnels pour soulager la souffrance de telle ou telle personne dont les difficultés étaient parvenues jusqu'à ses oreilles. Son regard tourné vers les plus vulnérables, remet sans cesse en question le lien de confiance permanent qui doit exister entre le peuple et celui qui a la légitimité dans l'exercice du pouvoir, autrement dit son époux le général De Gaulle.  
Son rôle sera également déterminant sur la contraception, sujet qu'elle aborde avec une grande tolérance. Au printemps 1966, Lucien Neuwirth alors député, évoque qu'au cours d'un déjeuner à l'Élysée, le Général s'adresse à lui : « Dites donc, Neuwirth, il faudra que vous veniez vous entretenir avec moi ».

Il comprend à ce moment-là que sa proposition de loi autorisant la contraception orale a le soutien d'Yvonne De Gaulle, qu'il va bientôt pouvoir plaider en faveur de ce projet de loi lui tenant tant à cœur. Devant la nature impressionnante du Général, Lucien Neuwirth ira jusqu'au bout de son exposé, en ajoutant : « Mon Général, à la Libération, vous avez donné le droit de vote aux femmes. Aujourd'hui, les temps sont venus de leur donner le droit de maîtriser leur propre fécondité ». Après un long silence éloquent lorsque la partie semble perdue, soudain le Général s'exclame : « C'est vrai. Transmettre la vie, c'est important. Il faut que ce soit un acte lucide. Continuez ».

La semaine suivante, l'inscription de la proposition de loi à l'ordre du jour de l'Assemblée nationale sera décidée en Conseil des ministres à la demande du général De Gaulle.



Une femme influente et déterminée.  
Selon Jacques Patin, ancien collaborateur du Général et grand admirateur de Madame De Gaulle : « L'avis d'Yvonne pesait sur les décisions du Général qui avait l'habitude d'étudier chez lui avant toute adoption ». Sur le plan politique, Yvonne De Gaulle sera opposée au RPF et tentera d'influer en vain sur son époux pendant « sa traversée du désert », elle souhaitait par-dessus tout qu'il commence sa retraite à « La Boisserie », à Colombey-les-Deux-Eglises.

La cohérence dans les principes et la conduite politique incarnaient la version gaullienne du gaullisme représentant un ensemble ne pouvant pas être segmenté. Dans sa conférence de presse du 19 mai 1958, le Général déclarait : « Je suis un homme qui n'appartient à personne et qui appartient à tout le monde ». À travers son action, la France allait être sauvée du désastre qui l'enfonçait dans la guerre d'Algérie finissant seulement des années plus tard.  
Le général De Gaulle aimait la France avec passion, grâce à sa fille Anne, il a atteint la transcendance de l'homme face à son destin marquant éternellement l'histoire de notre pays.

Lorsqu'un conseiller suggéra de placer Anne dans un établissement spécialisé, la réponse d'Yvonne et Charles De Gaulle fut calme et sans appel : « Elle n'a pas demandé à venir au monde. Nous devons tout faire pour la rendre heureuse. » Anne fut élevée aux côtés de ses frères et sœurs. Elle suivait la famille partout où elle allait. Elle ne fut jamais cachée, jamais mise à l'écart, jamais faite pour se sentir comme un poids. Le général De Gaulle tenait la main d'Anne pendant de longues promenades et parlait avec elle sur tout ce qu'elle pouvait comprendre. Il était la seule personne au monde capable de la faire rire. Anne ne put jamais prononcer clairement qu'un seul mot de toute sa vie.

Ce mot était « Papa ». Elle s'éteignit en février 1948, quelques semaines seulement après avoir fêté ses vingt ans, des suites d'une pneumonie bronchique. Elle mourut dans les bras de son père. Après l'avoir mise en terre, le Général prit la main de son épouse et lui dit : « Maintenant, elle est comme les autres. » Lorsque Charles De Gaulle mourut en 1970, il n'y eut pas de grandioses funérailles nationales à Paris. Il souhaitait être inhumé dans le cimetière de Colombey-les-Deux-Eglises, aux côtés d'Anne. Le 8 novembre 1979, son épouse Yvonne fut inhumée à leurs côtés.  
Dans son livre, « des chênes qu'on abat » André Malraux nous révèle un autre De Gaulle qui ne serait pas le De Gaulle historique, mais un De Gaulle plus familial.

L’empreinte du général De Gaulle est gravée dans la mémoire des Français, il est certain que l’homme continue de fasciner au travers de l’œuvre accomplie. Si chaque période de l’histoire révèle un grand personnage de l’État tels Louis XIV, Napoléon ou Clemenceau, il y a un besoin de redécouvrir De Gaulle qui a tant donné pour son pays, incarnant le courage et la fidélité, une haute idée de la France marquée par un lien profond depuis toujours, l’unissant éternellement à elle et dont le XXème siècle en a porté le secret suscitant jusqu’à maintenant en nous réflexion, mystère et espérance.

Comment devient-on le général de Gaulle ?

Une anecdote rapporte qu’après avoir lu les « *Mémoires* » du général De Gaulle, Georges Pompidou lui demande : « *À partir de quand avez-vous eu conscience d’incarner la France ?* ». Le général lui répond sans hésiter, « *Pour vous dire la vérité, depuis toujours* ». En effet, dès l’âge de quinze ans, bien avant l’idée d’une carrière militaire, il écrit une saynète mettant en scène « le général De Gaulle sauvant la France ». Même si le sens de l’État est souvent inné, qu’est-ce qui pousse quelqu’un à se mettre en danger pour respecter l’idée qu’il se fait de son pays ? Est-ce l’origine du milieu auquel il appartient qui conditionne ses actes ? Concernant Charles De Gaulle, militaire, d’une éducation stricte, rien ne le prédestinait à s’intéresser à la situation des plus défavorisés particulièrement les femmes et la classe ouvrière. Pourtant, c’est lui qui accorde le droit de vote aux femmes en 1944 qu’elles exerceront pour la première fois en 1945 ainsi qu’en 1967 avec la diffusion de la contraception de la loi Neuwirth. Il permet la formation des comités d’entreprise dès son retour sur le sol français en 1944 et avant son départ en 1969, il installe les principes de la participation des salariés au capital des entreprises en homme juste et social qui voulait restituer le fruit de leur travail aux salariés.

Tenter de comprendre ce grand mystère qu’est toujours De Gaulle.

Pourquoi faisons-nous toujours référence à l’héritage gaulliste ? Qu’il s’agisse des hommes ou des femmes, quelque soit l’âge, la condition, les Français d’où qu’ils viennent, expriment fierté et reconnaissance au général De Gaulle pour avoir sorti le pays du déclin annoncé, en lui redonnant son rang de puissance. À travers son esprit de rassemblement et sa volonté de construire inlassablement la paix à travers l’idée européenne des nations, il souhaitait avant tout que son action se poursuive longtemps après lui. « *Puisque tout recommence toujours, ce que j’ai fait sera, source d’ardeurs nouvelles, après que j’aurai disparu.* »

La continuité de l’histoire.

« *Tout homme qui écrit et qui écrit bien, sert la France* » écrivait le général De Gaulle. Dans son esprit, il pensait à l’avenir, une ligne à tenir pour les nouveaux gouvernants. Il savait que son action lui survivrait à travers une certaine idée de la France scellée dans le marbre, telle l’histoire que l’on doit honorer comme un enrichissement et un patrimoine pour le bien et la connaissance de tous.

Un esprit visionnaire.

Comment ce visionnaire a pu résister à toutes les pressions, les incertitudes de la guerre dans un pays décimé qui avait perdu tous ses repères. Il n’abandonne jamais et met toute son énergie au service de la France pour préserver l’intégrité nationale. Si son célèbre appel du 18 juin à la BBC de Londres marque son acte de naissance politique, dès le début de cette année terrible, la volonté du général De Gaulle était de gagner cette guerre mais aussi redonner à la France son rang de puissance au plus haut niveau dans le concert des nations. Le 2 juillet 1940, il s’exprime ainsi, « *L’âme de la France ! Elle est avec ceux qui continuent le combat avec tous les moyens possibles, avec ceux qui ne renoncent pas, avec ceux qui, un jour, seront présents à la Victoire.* »

Agir sur les réalités était chez le général De Gaulle un cheminement de pensée qui lui était propre tant il approfondissait la capacité de ses moyens, ceux de l’adversaire comme l’Allemagne dès le début de la première guerre mondiale, qu’il poursuivit dans son livre « *la discorde chez l’ennemi* » en 1924.

Au regard de la politique étrangère, le général De Gaulle décide toujours par rapport aux intérêts de la France, sa place dans le monde. Ses nombreuses visites aux chefs d’États étrangers vont contribuer avec prestige au rayonnement de la France, la plaçant parmi les grandes nations, exerçant une grande influence dans ses rapports diplomatiques. Pragmatique, chacune de ses décisions sera mûrie, il voulait un exécutif aux pouvoirs renforcés et un président de la République qui ne doit pas être dépendant des partis représentés au Parlement. Reprenant ses idées développées à Bayeux le 16 juin 1946, le général De Gaulle travaillait à l’élaboration d’une nouvelle Constitution, son but étant de mettre fin aux régimes des partis qu’il a tant détesté sous les IIIème et IVème Républiques. Le 4 octobre 58, la nouvelle Constitution sera promulguée et la Vème République le lendemain.

L’idée de sa mission.

Le général De Gaulle devait se montrer au-dessus des manifestations ordinaires. Le prestige de l’homme du 18 juin, ce qu’il avait fait, le plaçait à un autre niveau. Il incarnait le destin d’une nation dans l’honneur et la volonté d’un avenir meilleur pour tous les Français éprouvés par tant de malheurs. En s’adressant à eux ce 18 juin 40, il avait trouvé le ton juste, puissant et courageux pour les entraîner à lutter contre le déclin de la France. Ô combien, il a eu raison ! Des âmes se sont élevées face au renoncement, « *Je n’ai plus que les mots* » dira-t-il avec émotion. Ses mots ont touché parce qu’il a su relever le glaive, réussir avec Jean Moulin à unifier la résistance à laquelle il rendra hommage le 27 août 1944 pour l’avoir aidé jusqu’à la libération du pays et au-delà l’organisation de la France inspirée du programme du Conseil national de la Résistance. Enfin être reconnu par Churchill comme le chef de la France libre sera la marque d’un respect réciproque et d’une amitié qui durera jusqu’à la fin de leur vie.

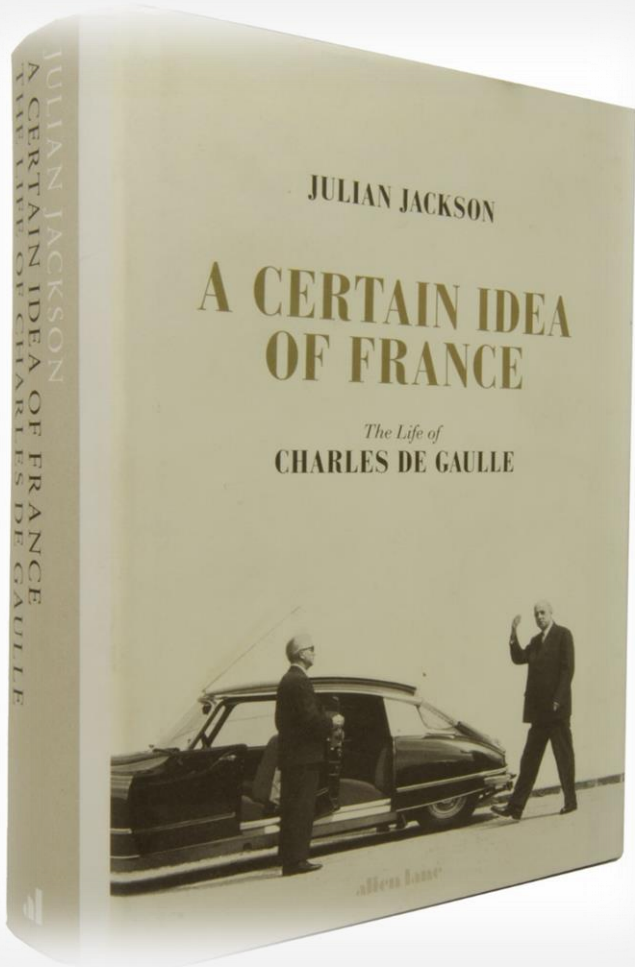
***Le gaullisme est né du refus de la défaite et de la soumission, mais à quel prix ! Il aura fallu tellement d’intelligence et d’abnégation au général de Gaulle pour supporter un tel chaos et comprendre comment il fallait agir face à la déchéance de notre pays qui sombrait. Où aura-t-il puisé cette force ?***

***Animé dès l’enfance par une ambition française, il se révélera un personnage hors du commun dans les heures les plus sombres de notre histoire.***

***Entre l’exigence pour un État fort et la bienveillance à l’égard des Français, le général De Gaulle qui a suscité tant d’admiration, a su rester lui-même, naturel, parfois plein d’humour mais toujours réservé.***

***Après la disparition du général De Gaulle, le 9 novembre 1970, Yvonne De Gaulle portera toujours un intérêt sur l’actualité, notamment sur les élections législatives de 1973. Celle qui continuera d’incarner « la tradition, le respect des valeurs morales et le sens du devoir », aura contribué par son intuition et son courage lors de la débâcle de 1940, à aider celui qui restera le dernier héros de notre histoire, préservant le destin de la France pour l’éternité !***

*\*Christine ALFARGE Secrétaire générale de l’Académie du Gaullisme.*





## LE STAGIAIRE CHARLES DE GAULLE

### À L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE

Par le Général Alain de BOISSIEU,

Le général de Gaulle, durant son passage à l'École de Guerre, de 1922 à 1924, supporta mal l'enseignement suranné qui y était alors dispensé. Dans « La France et son armée », il n'en a pas moins rendu hommage au rôle éminent qui lui incombe dans la formation des chefs. Devenu Président de la République, il aimait à se retrouver, à l'occasion de la visite qu'il faisait chaque année à l'École Militaire, au milieu des stagiaires qui lui rappelaient ses jeunes années.

#### I — Charles de Gaulle avant son entrée à l'École de Guerre en 1922 : une personnalité affirmée.

Lorsqu'on demandait au général de Gaulle quel était l'homme qui avait agi le plus profondément sur la formation de sa personnalité, il répondait sans hésiter : mon père.

Dans ses mémoires, il le dépeint ainsi : « Mon père, homme de pensée, de culture, de tradition, était imprégné du sentiment de la dignité de la France. Il m'en a découvert l'Histoire ».

Le colonel Nachin, dans l'avant-propos de ses « Trois études », écrit ceci de Charles de Gaulle :

« De la forte éducation classique qu'il a reçue par l'enseignement de son père, professeur de philosophie, il a gardé une profonde admiration pour le XVIIe siècle, moins peut-être pour ses chefs-d'œuvre que pour les efforts accomplis en rompant les chaînes rouillées de la scolastique et en forgeant les principes nouveaux qui libéraient la pensée, assuraient la prédominance de la mesure et de la raison, justifiaient l'ordre et l'harmonie dans tous les domaines et rapprochaient l'homme d'un type universel ».

Monsieur Henri de Gaulle était un professeur d'une haute culture, capable d'enseigner dans n'importe quelle branche du savoir, aussi bon en lettres qu'en philosophie ou en mathématiques.

Lorsqu'il était directeur du Cours Fontane, il lui arrivait de remplacer les professeurs absents, quel que fut le sujet traité. Il demandait seulement à un élève, avant la classe, où le professeur titulaire en était resté lors de son dernier exposé et il enchaînait à la stupéfaction générale des élèves et des maîtres.

Cet homme brillant avait fait de très sérieuses études, il avait préparé Polytechnique, il avait été admissible dès sa première année de présentation, puis il avait renoncé. Il l'explique avec beaucoup de simplicité dans une Note qu'il a laissée à ses enfants sur leur famille : « Lorsque mon père eût atteint ses 66 ans, écrit-il, mon frère devint infirme à la suite d'un accident, j'étais donc indispensable aux miens ; aussi, bien qu'admissible à l'École Polytechnique, à la fin de ma première et unique année de mathématiques spéciales, je ne poursuivais pas. Tout en faisant mon Droit et en me préparant à la licence ès Lettres, je donnais une partie de mon temps à l'enseignement ».

Dès que M. Henri de Gaulle devint responsable de l'éducation et de la formation de ses quatre fils, il évalua les capacités de chacun avec cette aptitude particulière de professeur universel. Il remarqua rapidement les dispositions du jeune Charles en toutes matières, il décida donc de faire « du meilleur de ses quatre fils un sujet d'élite capable de rendre un jour de grands services à son pays ». C'était au lendemain des revers de 1870, et en écrivant ces lignes, M. Henri de Gaulle, qui avait été blessé devant Le Bourget au commandement d'une compagnie de Mobiles, pensait sûrement à la « Revanche ».

Le jeune Charles de Gaulle répondit favorablement aux sollicitations et incitations de son père. Un de ses condisciples au collège d'Anthoing en Belgique, le Révérend-Père Lepoultre, père jésuite qui vit encore, le décrit de cette façon : « C'était un élève très brillant, toujours premier de sa classe.



Il était parvenu en rhétorique à 14 ans, trop jeune pour être présenté à la première partie du baccalauréat ; il entra donc en classe de philosophie et passa ses examens coup sur coup ; il devint bachelier ès Sciences et ès Lettres avec mention. Ses succès en « Math-Elem » l'auraient autorisé à préparer Polytechnique s'il l'avait voulu ».

Il ne le voulut pas et s'orienta vers Saint-Cyr. Le général de Gaulle expliquait volontiers son choix et, n'en déplaît à mes camarades de l'armée de terre polytechniciens, il répétait qu'il avait voulu préparer le concours d'une école « vraiment militaire ». Reçu à Saint-Cyr en septembre 1909, il avait alors 19 ans, mesurait 1,83 m et n'avait pas terminé sa croissance.

Les Saint-Cyriens de l'époque faisant un an de service dans un régiment avant d'entrer à l'École Spéciale Militaire, il choisit le 33e Régiment d'Infanterie d'Arras que commandait un certain colonel Pétain.

À l'issue de ses deux années à Saint-Cyr l'École, dont il sort 13e sur 221 élèves, il demandera de nouveau à servir au 33e d'Arras, dont il avait apprécié la discipline, la qualité des cadres, la disponibilité de la troupe à base de ces hommes du Nord « qui sont des patriotes et aiment le travail bien fait ».

Le sous-lieutenant, puis lieutenant Charles de Gaulle fut extrêmement bien noté par le colonel Pétain.

Celui-ci ayant appris par les sous-officiers que le lieutenant de Gaulle venait de faire une suite de causeries très intéressantes à ses hommes sur les événements qui se produisaient alors dans les Balkans, il convoqua l'intéressé pour lui demander « quel était le plan de ces causeries ». Le jeune officier répondit de manière si brillante que le colonel Pétain lui demanda de faire une conférence sur le sujet devant tous les cadres du régiment. À la fin de l'année, son colonel le mentionnera dans ses notes : « Officier de réelle valeur qui donne les plus belles espérances. Se donne de tout cœur à ses fonctions d'instructeur. A fait une brillante conférence sur les causes du conflit dans les Balkans. Très intelligent, aime son métier avec passion. A parfaitement conduit sa section aux manœuvres. Digne de tous les éloges ».

La guerre survient ; le lieutenant Charles de Gaulle est blessé le 15 août 1914 à Dinant, en Belgique ; évacué, il revient le 11 octobre pour prendre le commandement d'une compagnie ; il est nommé capitaine à titre temporaire en février 1915, est blessé une seconde fois le 10 mars à Mesnils-les-Hurlus en Champagne. Il revient le 15 juin aux armées, est de nouveau engagé en Champagne à la tête d'une compagnie du 33e et nommé capitaine à titre définitif le 8 septembre 1915. Sa division monte à Verdun et le 3 mars 1916 le capitaine de Gaulle est blessé lors de l'assaut final et fait prisonnier par les Allemands.

Sa citation est révélatrice de l’âpreté des combats à Verdun : « À Douaumont, le 2 mars 1916, sous un effroyable bombardement, alors que l’ennemi avait percé la ligne et attaquait sa compagnie de toutes parts, a organisé, après un corps à corps farouche, un îlot de résistance, où tous se battirent jusqu’à ce que fussent dépensées les munitions, fracassés les fusils et tombés les défenseurs désarmés. Bien que très grièvement blessé d’un coup de baïonnette, a continué à être l’âme de la défense jusqu’à ce qu’il tombe inanimé sous l’action des gaz ».

Prisonnier, le capitaine de Gaulle essaiera cinq fois de s’évader. Handicapé par sa grande taille, il réussira cependant quelques sorties spectaculaires qui dureront plusieurs jours et l’amèneront relativement près du but. À chaque fois il fut malheureusement repris et récolta la dose de jours de cachot prévue par ses geôliers en cette circonstance.

Malgré la tension d’esprit que suscitait forcément l’organisation de ses évasions, le capitaine de Gaulle travaillera pendant toute sa captivité à l’aide de la presse allemande. Il se lancera dans l’étude des causes de la défaite du Reich, qu’il commence à prévoir d’ailleurs dès 1917. Il écrit et prépare déjà une thèse sur les erreurs du Haut-Commandement allemand.

À son retour de captivité, le capitaine de Gaulle sent qu’il se passe quelque chose d’essentiel pour l’Histoire en Europe centrale et en Russie. Il répond favorablement à une demande de volontaires pour se rendre en Pologne.

Qu’a-t-il fait en Pologne devant son camarade de captivité, le général russe Toukhatchevski ? Pour en avoir une idée, il n’y a qu’à lire la citation qui lui fut décernée :

« Détaché à l’état-major général accrédité auprès du groupe d’armées polonais du sud, puis du centre, a rendu des services signalés comme officier du 3e bureau, s’est fait remarquer tout particulièrement par la façon brillante dont il a accompli, dans des conditions très pénibles, plusieurs missions difficiles auprès des armées, durant les opérations d’août 1920, faisant preuve d’un sens très net des situations, d’un jugement sûr, s’exposant au contact même de l’ennemi pour se renseigner avec précision. S’est particulièrement signalé lors des opérations contre l’armée de Boudienny du 30 juillet au 2 août, puis lors de la prise d’Hunnierzon les 13 et 14 août. Il fut pour son chef l’auxiliaire le plus précieux et pour ses camarades polonais l’exemple d’un officier de guerre accompli ».

Après avoir été instructeur de tactique dans un état-major, puis officier de liaison « d’une intrépidité remarquable, très crâne et très brave », puis chargé de mission auprès d’un commandant de corps d’armée, le capitaine de Gaulle rentre en France pour faire un compte rendu au ministre de la Guerre sur les opérations en Pologne. Il est affecté pour ce faire au 2e bureau pendant quelques semaines. Puis, réclamé par le commandement polonais, il revient en Pologne comme directeur du cours des officiers supérieurs de l’École d’application d’infanterie de Rembertow.

Tout en étant instructeur du cours des chefs de bataillon, le capitaine de Gaulle, qui porte d’ailleurs pendant ses cours les insignes de grade d’officier supérieur polonais, remplace un camarade auprès du général Niessel, commandant la mission française en Pologne.

Celui-ci le juge ainsi : « Le capitaine de Gaulle vient d’être employé par moi comme chef de mon cabinet. Il y a fourni un très gros travail, rédige très bien, sait parfaitement comment traiter les affaires. De tournure élégante, de fière allure, est un beau type d’officier. Le travail de mon cabinet ne l’empêche pas de faire des conférences remarquables dans les différentes écoles. Ses services de guerre sont superbes. C’est, dès maintenant, un chef des plus distingués et des plus complets. Il veut rentrer en France pour se marier et préparer l’École de Guerre. Je regrette vivement de le perdre, mais je ne puis l’empêcher d’assurer en France son avenir de famille et de militaire ».

« Particulièrement qualifié pour le professorat dans une École militaire ». C’est en effet comme professeur adjoint du cours d’histoire qu’il est affecté à l’École Spéciale Militaire de Saint-Cyr.

Ce grand capitaine « qui a de l’allure », décoré de la Légion d’Honneur, de la croix de guerre 1914-1918, de la croix des T.O.E., de la Polonia Restituta et de l’Ordre du Mérite Polonais, s’impose de suite à ses élèves par la qualité de son enseignement ; ses « amphis » sont très écoutés, la salle est pleine. Non seulement il travaille beaucoup ses cours, mais le capitaine de Gaulle profite de la remarquable bibliothèque de l’École pour mettre au point sa thèse sur les causes

de la défaite allemande, thèse qu’il publiera sous le titre : « La discorde chez l’ennemi ». Il met de plus à jour ses notes sur les enseignements de la guerre en Pologne, où il a retrouvé les grands espaces, la rase campagne et les intervalles dégarnis.

Déjà germe dans son esprit l’idée que la guerre des fronts continus est terminée, qu’une ère nouvelle commence redonnant la priorité à la manœuvre.

On trouve des phrases qui seront plus tard dans son ouvrage « Vers l’armée de métier » : « Dans le conflit de l’avenir, à chaque rupture de front, on verra des troupes rapides courir au loin derrière l’ennemi, frapper ses points sensibles, bouleverser son système tout entier. Ainsi sera restaurée cette extension stratégique des résultats d’ordre tactique ».

Ou encore : « Les possibilités de puissance et de vitesse que le moteur terrestre et aérien procure aux armées modernes sont un élément tout à fait nouveau de la tactique et de la stratégie ».

**II — Le stagiaire Charles de Gaulle à l’École Supérieure de Guerre en 1922.**

C’est ainsi armé d’expériences et de combats nouveaux que le candidat Charles de Gaulle se présente au concours de l’École de Guerre. Il y sera reçu facilement. Comment s’est-il comporté pendant ces deux années ? Pour le savoir il suffit de lire les notes qu’il a obtenues.

En première année : « Intelligence très vive, culture générale très étendue, de la facilité, voit juste sur le terrain, donne des ordres clairs, a de la décision, très travailleur.

Personnalité très développée, grosse confiance en soi. Doit arriver à d’excellents résultats s’il se livre avec un peu plus de bonne grâce et s’il consent plus facilement à se laisser discuter.

A très bien réussi dans toutes les branches en première année.

Parle couramment l’allemand, bons résultats de début en anglais.

Cavalier moyen ».

Le séjour à l’École de Guerre du capitaine de Gaulle ne pouvait se passer sans heurts.

Étant un des plus jeunes de sa promotion, mais ayant déjà été officier de liaison d’un commandant de groupe d’armées en pleine bataille, puis d’un commandant de corps d’armée victorieux, ayant contribué à la rédaction d’ordres d’opération de division, ayant été chargé par les Polonais du cours des chefs de bataillon — ce qui lui avait valu de se voir donner temporairement le rang de lieutenant-colonel — ayant écrit un livre qui traitait des erreurs du Gouvernement et du Haut Commandement allemand pendant la guerre, un tel élève arrivant à l’École de Guerre de l’époque ne pouvait que la juger sévèrement — ce qu’il fit — et cela ne pouvait plaire au commandement de l’École.

Les notes de deuxième année s’en ressentent :

« Personnalité accusée. D’incontestables qualités qu’il gâte malheureusement par une attitude un peu détachée et une certaine suffisance. N’a pas donné au travail de l’École toute l’attention qu’il aurait dû.

A bien réussi dans toutes les branches, mais a certainement l’étoffe pour beaucoup mieux faire. Apte à rendre en tous cas de très bons services dans un état-major.

Connaît à fond la langue allemande, apte aux missions à l’étranger, assez bon en anglais.

Assez bon cavalier ».

En lisant ces notes on retrouve son jugement sur son comportement, à savoir qu’après une première année d’observation au cours de laquelle le capitaine de Gaulle avait voulu prendre la mesure de l’enseignement de l’École, pendant la deuxième année il avait essayé de faire remarquer aux responsables des cours combien étaient surannées certaines parties de leur enseignement.

En comparant les notes des deux années, on pourrait en tirer la conclusion qu’il n’a fait des progrès qu’en équitation et en anglais... ce qui n’est pas le but essentiel de l’École de Guerre.

En fait, on imagine les réactions de ce jeune capitaine, plein d’allant, devant ces thèmes bâtis sur des fronts continus avec des objectifs à la mesure du fantassin à pied, alors qu’il vient de vivre en Pologne la guerre de la manœuvre, celle des fronts discontinus, avec des raids de cavalerie sur des centaines de kilomètres. Lorsqu’on sait de plus que ces notes furent mises par le général Dufieux, on ne peut s’étonner.

Ce futur Inspecteur de l’Infanterie sera le grand responsable du manque d’envergure des combats de chars d’infanterie de l’époque, parce qu’il les obligeait à se contenter d’appuyer les fantassins de leurs

feux, sans imaginer leur dépassement par les chars au-delà des objectifs conquis, sans étudier le combat char contre char (considéré alors comme une hérésie dans les règlements de l’époque). Il sera aussi à l’origine de cet armement inadapté des chars de l’entre-deux guerres, avec des canons courts, tirant des obus animés de faibles vitesses initiales, capables seulement d’appuyer l’infanterie, sans idée d’exploitation, sur les arrières, par des groupements blindés, manœuvre rééditant les charges et les poursuites de la cavalerie. Or, tout cela le capitaine de Gaulle l’avait vu faire en Pologne avec de l’infanterie motorisée et avec des unités à cheval, par des hommes décidés.

Il considérait donc que si les conférences, les cours techniques des armes étaient bien faits à l’École de Guerre, si les méthodes de travail d’état-major étaient bonnes, la doctrine d’emploi des forces qui y était enseignée devait être sérieusement rajeunie.

Il envisageait déjà tout ce que pourrait apporter à la manœuvre l’utilisation du moteur sous blindage avec un armement adapté n’excluant pas le canon à l’École Supérieure de Guerre à grande vitesse initiale pour obtenir des capacités antichars et des trajectoires tendues. Il passait auprès de ses camarades pour un visionnaire en ce qui concerne la manœuvre des feux d’une artillerie modernisée. Il cherchait déjà comment commander, à l’aide de la radio, des masses importantes et de plus en plus mobiles.

Sa récente expérience des grands espaces et des fronts discontinus en Pologne l’incita à se tourner vers l’aviation. L’un des stages qui avait le plus frappé le capitaine de Gaulle — il y fut d’ailleurs fort bien noté — était celui qu’il fit comme observateur en avion. Il en parlait souvent et racontait volontiers comment une manœuvre polonaise qui avait échoué aurait pu se transformer en victoire écrasante avec des reconnaissances aériennes bien faites. Nul doute que ce stage aura orienté sa pensée quand il écrira ses pages prophétiques sur l’appui que peuvent apporter l’aviation de reconnaissance et l’aviation de combat à la manœuvre des unités blindées et mécanisées de l’armée de terre.

Cependant, le colonel de Gaulle, historien, dans « La France et son Armée » rend hommage à l’École Supérieure de Guerre et à sa nécessité. Qu’en dit-il ? « Les leçons de 1870, écrit-il, ont montré que la guerre moderne exige du commandement une science et une méthode sans lesquelles on ne sauve rien, pas même l’honneur. À vrai dire, l’ancien corps d’état-major contenait de riches ressources d’intelligence et d’expérience. Mais, tenu trop loin de la troupe, d’ailleurs mal utilisé, il n’avait eu pendant la guerre qu’un rendement médiocre. Les réformateurs de l’armée prennent le parti de le dissoudre. Au lieu de la vieille école de la rue de Grenelle, c’est l’École Supérieure de Guerre, fondée en 1875, sous la direction du général, Lewal qui donnera à des officiers choisis la formation nécessaire à la conduite des grandes unités. Ainsi s’allume un foyer dont l’armée tout entière reçut le rayonnement. Sans doute, la prétention de bâtir une doctrine d’après l’analyse des faits passés ne va-t-elle point sans arbitraire, car l’Histoire s’interprète et d’autre part l’action ne vaut qu’en vertu de contingences qui ne se retrouvent jamais. Sans doute, malgré l’obligation faite aux « brevetés » de retourner périodiquement dans la troupe, il se produit un entassement de l’élite dans le vase clos des états-majors. Mais au total, l’École de Guerre dotera le commandement d’auxiliaires rompus à leurs tâches et favorisera chez les grands chefs cette formation supérieure sans laquelle on n’embrasse point les hautes parties de l’art ».

**III — Le général de Gaulle et l’École Supérieure de Guerre.**  
Toute sa vie, le général de Gaulle a travaillé pour parfaire sa formation ; c’est la raison pour laquelle il fut lui-même candidat à l’École de Guerre, c’est la raison pour laquelle il orienta ses proches dans cette voie.J’ai encore sous les yeux la lettre qu’il m’écrivait en 1954 quand je fus reçu à l’École de Guerre. Citant une phrase de l’un de ses livres, il écrivait : « La valeur du commandement est l’aboutissement d’un effort de longue haleine. Sans doute y intervient l’influence variable du génie. Sans doute entre en ligne de compte le capital plus ou moins conscient de vertus et de traditions accumulé par l’armée. Mais, dans les quelques journées où, deux ou trois fois par siècle, le destin d’un peuple est joué sur les champs de bataille, le jugement, l’attitude, l’autorité des chefs dépendent surtout des réflexes intellectuels et moraux qu’ils ont acquis pendant toute leur carrière, en particulier dans les écoles et spécialement à l’École de Guerre ».

Bien souvent, il répétait cette phrase qui fut inscrite par un commandant d’école au fronton du Collège militaire de Saint-Cyr : « La véritable école de commandement est la culture générale ». Où pouvait-on mieux l’acquérir qu’à l’École de Guerre ?

Le général de Gaulle considérait que pour apprendre à commander à un certain échelon avec efficacité, il fallait avoir de solides connaissances sur l’emploi des armes et des armées, une méthode de raisonnement simple afin d’être à même de décider rapidement, une formation historique et scientifique suffisante pour saisir les principales évolutions du monde, des hommes et des matériels, un certain talent dans l’exposé et la rédaction afin d’être capable de se faire comprendre de ses subordonnés et de renseigner ses supérieurs. Connaître, comprendre, décider, exposer, rédiger, tels étaient pour lui les buts principaux de ce stage à l’École Supérieure de Guerre.

Chaque année, le général de Gaulle, Président de la République, témoignait son intérêt aux Écoles de l’Enseignement Militaire Supérieur en venant les visiter. À l’issue de ces visites, il ne tarissait pas d’éloges sur les progrès faits dans la qualité de l’enseignement « transformé depuis son temps ». « Avec l’École d’État-major, l’École de Guerre, l’E.M.S.S.T., le C.S.I., le C.H.E.M. et l’I.H.E.D.N., nous avons trouvé un bon équilibre ».

De même, il avait été très favorablement impressionné par la qualité des travaux d’état-major et la capacité du commandement pendant les opérations d’Algérie.

Par contre, il était assez sévère sur l’état d’esprit qui régnait parfois parmi les stagiaires de l’École de Guerre. Il considérait que le fait d’avoir réussi un examen, dont le système de sélection « laissait à désirer », ne devait pas donner à certains officiers l’assurance d’avoir tout compris sur tous les sujets. Le général de Gaulle avait su qu’au lendemain de la sortie de la France de l’Organisation militaire intégrée de l’OTAN, des critiques violentes avaient été portées par certains stagiaires de l’École de Guerre sur sa politique de défense. Son jugement fut alors sévère parce qu’il savait que ces stagiaires n’avaient pas les éléments pour apprécier, et sa conclusion ne se fit pas attendre. « Trop de brevetés deviennent imbus de leur réussite à l’examen, ils se croient tous destinés à devenir des commandants en chef ». Avec ironie il poursuivait : « Lorsque les stagiaires entrent à l’École de Guerre, on devrait afficher leurs notes d’examen sur un tableau accessible à tous ; certains qui n’ont réussi que de justesse à franchir la barre per draient de leur superbe, l’ambiance de l’École y gagnerait ».

Le chef d’état-major de l’armée de terre que j’ai été livre cette suggestion au général commandant l’École en cette année du centenaire. Il convient en effet de protéger l’image de marque de cette école, quelque peu ternie en cette dernière décade par des initiatives qui ont consisté à faire passer dans la presse des éléments d’études systématiques et forcément incomplètes qui n’ont eu pour résultat que de troubler les esprits des profanes. Que les jeunes stagiaires prennent donc exemple sur leur ancien, le stagiaire Charles de Gaulle, de la 44e promotion qui, pendant tout son séjour à l’École de Guerre, n’a pas publié une seule ligne sur ses réflexions. Et pourtant, il avait des choses fort intéressantes à dire !

Pour juger, il considérait qu’il lui fallait attendre l’expérience d’un commandement ou d’une responsabilité importante. Ce sera fait avec « Le Fil de l’Épée » qui paraîtra en 1932.

Dans ce livre remarquable sur la philosophie du commandement, le commandant de Gaulle consacre à la doctrine un chapitre en tête duquel il place en exergue cette phrase de Bugeaud qui est un véritable avertissement : « À la guerre il y a des principes, mais il y en a peu ». Charles de Gaulle poursuit : « Après avoir fait aux principes la révérence qui convient, il faut laisser aux hommes tirer de leur propre fonds la conduite à tenir dans chaque cas particulier ». « L’action, ce sont des hommes au milieu des circonstances ». Autrement dit, il n’y a pas de recette de commandement comme certains cours d’emploi des armes essayaient de le faire croire pendant son séjour à l’École ; il y avait, à son avis, des méthodes de raisonnement qui aboutissaient à des choix. Mais, là encore, seul le caractère devait entrer en ligne de compte, car le général de Gaulle répétait souvent : « Commander, c’est comme gouverner, c’est choisir entre des inconvénients ».

« Sans le caractère, vertu des temps difficiles, il n’y a pas d’action ». Enfin, « l’homme de caractère confère à l’action la noblesse, sans lui morne tâche d’esclave, grâce à lui jeu divin du héros ».

*Général de BOISSIEU Grand Chancelier de la Légion d’Honneur Chancelier de l’Ordre National du Mérite*



## Bernadette Chirac : la souffrance et la gloire

« Eh bien, madame, quand vous voulez vous distraire, que faites-vous ? »

Par Christine Clerc,

C'était au printemps 1967, à l'Élysée. Pour faire la connaissance du tout nouveau secrétaire d'État chargé des Problèmes de l'emploi, Jacques Chirac, nommé par le Premier ministre, Georges Pompidou, de Gaulle l'avait convié à déjeuner à l'Élysée avec sa femme et un autre couple, Edgar et Lucie Faure. Yvonne de Gaulle s'était montrée « très douce » en l'interrogeant sur la scolarité de leurs deux filles, Laurence et Claude, et le Général, très aimable. Mais soudain, Bernadette Chirac était paralysée par sa question. Se distraire ? « Rien », était-elle tentée de répondre, avant d'expliquer que l'éducation des deux filles, les visites à ses parents et beaux-parents et les réceptions autour du jeune ministre accaparaient tout son temps. Mais soudain, elle s'en voulait amèrement. Qu'avait-elle fait de ces dix années ? À quoi bon avoir passé trois ans à Sciences Po si c'était pour devenir femme au foyer et secrétaire ? Qu'apportait-elle, au fond, à son mari ? Et qu'attendait-elle pour prendre son indépendance et cultiver son esprit ?

Sa décision était prise : elle allait s'inscrire en licence d'archéologie à la Sorbonne (ce qu'elle fit en 1972). Jacques le prendrait mal. « Vous allez vous ridiculiser ! » (Il voulait dire « me ridiculiser ».) Mais son instinct dit à Bernadette Chirac qu'elle avait raison : c'était ainsi, et non en le poursuivant de regards lourds de femme trompée, qu'elle allait récupérer son mari, déjà célèbre pour ses conquêtes féminines.

En 1977, il serait élu maire de Paris. Durant plus de dix-huit années à l'Hôtel de Ville, et tout en multipliant les allers-retours en train ou, accompagnée de sa fille cadette, Claude, au volant de sa petite Peugeot rouge jusqu'en Corrèze, où elle serait élue au conseil général, elle s'imposerait par ses initiatives sur tous les terrains : création d'une fondation pour les Hôpitaux de Paris, qui allait financer, grâce aux opérations Pièces jaunes, plus de 14 000 projets dans toute la France ; Observatoire du patrimoine religieux ; association Le Pont Neuf, pour des échanges entre jeunes Français et jeunes des pays de l'Est, etc. On la verrait en imper et bottes en Corrèze discuter avec les paysans, mais aussi, en talons aiguilles et petit sac Chanel, inaugurer à Paris une exposition Soulages, se rendre à un concert de Barenboïm, ou dîner à l'invitation d'une association au côté de Philippine de Rothschild. Tant d'honneurs... mais aussi combien d'humiliations pour la fille d'aristocrates, née Chodron de Courcel, toujours prête à se dévouer pour l'infatigable séducteur Chirac, petit-fils d'un instituteur radical-socialiste franc-maçon de Corrèze, décrit par les futurs biographes comme « un grand garçon pressé qui fume comme un sapeur et s'impose par sa voix de stentor ».

« On ne se méfie jamais assez des bonnes femmes »

Espérait-elle que l'entrée à l'Élysée allait changer son comportement ? Dès le 14 juillet 1995, deux mois après l'élection qui a sonné la victoire de Jacques Chirac sur le socialiste Lionel Jospin, l'épouse du nouveau président doit cruellement déchanter. Au déjeuner de jeunes qu'elle a organisé elle-même au palais, elle se voit barrer la route par un maître en communication, Jacques Pilhan, qui fut auparavant celui du président François Mitterrand : « Désolé, madame, mais vous n'êtes pas conviée, ça ferait trop "papa, maman et les enfants" ! » Sa propre fille Claude, devenue conseillère du président et à ce titre désignée aux standardistes de l'Élysée comme la seule « Mme Chirac », impose la même politique de communication. Sur six pages d'un numéro de Paris Match d'août 1997, on verra Chirac en vacances à l'île Maurice avec Claude et son petit-fils, Martin. « Le président est veuf ! » s'exclame Bernadette.

Elle souffre. Mais au fil des ans, elle a appris à résister. Je me souviens de ma première rencontre avec celle qui n'était encore que l'épouse du maire de Paris. Une épouse dont on ne parlait guère dans la presse, puisque les femmes d'élus voire de présidents ne méritaient, à l'époque, pas plus d'une demi-page sur quatre cents dans les ouvrages biographiques de ces hommes importants, qui n'auraient peut-être pas réussi sans elles... C'était en juin 1979, au Pré Catelan, un élégant restaurant du bois de Boulogne où l'on célébrait les plus belles roses de Bagatelle.



Pas un journaliste : les « femmes de... » ne les intéressaient pas encore. Mais l'allure décontractée de l'invitée du jour, sa robe à fleurs et la pointe d'humour qu'elle mettait dans toutes ses réponses en passant, un verre de champagne à la main, d'une table à l'autre, me firent penser qu'elle n'était pas celle que l'on croyait.

« Madame, lui dis-je, j'aimerais beaucoup vous connaître. – Venez donc me voir en Corrèze. »

Et voilà comment, un matin d'août, sous une pluie battante, je découvre le château de granit rose des Chirac. Très décontracté, en chemise hawaïenne, Jacques Chirac m'ouvre la porte et lance ses ordres. « Claude ! Tu nous donnes quelque chose à boire ? Vincent [Lindon, ami de Claude Chirac], la table de ping-pong est sous la pluie ! Mon pied au derrière si elle n'est pas rangée dans les cinq minutes ! »

Pas facile, auprès d'un tel homme, d'exister ! Bernadette Chirac a donc décidé d'adopter le même style. Au bout de la longue table où nous déjeunons, elle ordonne à son tour : « Jacques Chirac, maire de Paris ! Vous nous passez un peu de champagne, s'il en reste ? »

Le dessert expédié, nous partons faire la tournée des neuf communes enfouies sous les chênes et les châtaigniers. Pause-café sur les toiles cirées. « Non, pas de liqueur, lance-t-elle à ses électeurs paysans. Je ne suis pas comme mon mari, qui fait semblant ! » Au volant de sa voiture, elle se fait soudain plus grave : « Il y a tant de choses dont j'ai souffert », commence-t-elle. Elle parle de Marie-France Garaud, l'ex-conseillère de Georges Pompidou devenue maintenant celle de Jacques Chirac. « C'est une femme intelligente et pleine de charme. Mais elle a beaucoup de mépris pour les gens. Elle les utilise, puis elle les jette. Moi, elle me prenait pour une parfaite imbécile... » Une camionnette, surgie soudain dans un virage, lui fait faire une embardée. Bernadette Chirac redresse le volant et vérifie que je prends des notes sur mon carnet. « Son tort a été de ne pas se méfier assez de moi, poursuit-elle. On ne se méfie jamais assez des bonnes femmes. »

Mon interview, publiée par le magazine Elle, fera beaucoup de bruit. Chirac m'appelle : « C'est Hiroshima ! », s'exclame-t-il dans un faux éclat de rire. Bernadette, elle, m'invite à un concert à l'Hôtel de Ville. Et puis, je serai « mise en quarantaine ». Durant plus de dix années, jusqu'à la présidentielle qui suivra le double septennat de François Mitterrand, je serai rayée des listes de la mairie de Paris. De loin, je suivrai cependant les accablants revers et finalement, en 1995, le succès électoral du candidat Chirac, tandis que Bernadette poursuivra ses combats à la fois pour les paysans de Corrèze et pour la vie culturelle parisienne. Je la retrouverai en auteure à succès d'un livre de souvenirs, Conversation (1), tiré à 300 000 exemplaires. Puis en « première dame », reçue avec les honneurs dans toutes les villes, où elle visite hôpitaux et crèches et mène son opération Pièces jaunes. Les Français se montrent émus de son courage de mère attentive à sa fille aînée mortellement malade, Laurence, mais aussi de ses visites à la Maison de Solenn, construite à Paris grâce à de généreux donateurs comme François Pinault. Partout où se rendra la femme du président, ils seront étonnés de la voir décrocher son téléphone cinq ou six fois par jour : Jacques Chirac l'appellera à tout propos, jusqu'à sa mort, le 26 septembre 2019, à 86 ans. Indispensable et orgueilleuse Bernadette ! L'historien Alain Decaux (décédé le 27 mars 2016) citait ce mot de l'épouse autrefois bafouée : « C'est moi qui ai fait élire mon mari ! » Loin d'en rire, leur fille, Claude, 63 ans, en parle avec une tendresse nouvelle. On se souviendra de l'avoir vue pousser sur son fauteuil roulant, jusqu'à Notre-Dame de Paris ressuscitée, une mère devenue si fragile. Avant, lors des obsèques, le 12 juin, à la basilique Sainte-Clotilde, de rendre hommage à l'invincible Bernadette en contenant ses larmes.

1. Bernadette Chirac et Patrick de Carolis, Conversation, Plon, 2001.

Christine Clerc

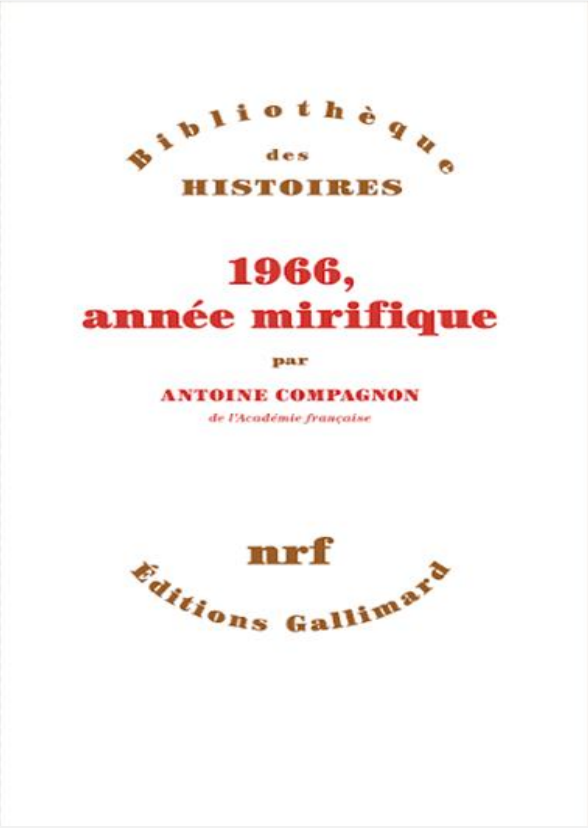
Christine Clerc est journaliste politique et écrivain. Dernier ouvrage publié : Domenica la diabolique (Éditions de l'Observatoire, 2021)



Jacques Letertre

Georges Cattaui et Robert Debré,  
messagers de Proust auprès du général De Gaulle

Les années De Gaulle (1958-1969) furent les grandes années de la redécouverte de Proust comme le rappelle Antoine Compagnon dans son livre : 1966, année mirifique (Gallimard, 2026).



Tout avait vraiment commencé avec le « Portrait souvenir » de Roger Stéphane et Gérard Herzog diffusé le 11 janvier 1962 et dont la révélation fut Céleste Albaret. La même année, par un décret du 13 avril, l’État autorise l’acquisition des archives de la famille Proust par la Bibliothèque Nationale. Compte tenu de la somme rondelette dépensée et du caractère très monarchique des débuts de la Vème, on imagine mal le chef de l’État n’ayant pas été au moins, consulté.

Nous sommes toujours en 1962 lorsque Robert Debré édite sa plaquette « Marcel Proust, ses sommeils et ses rêves ».

Parmi les premiers destinataires, figurait le général De Gaulle.

À la suite de cet envoi, le 19 avril 1963, celui-ci répondit par ces mots :

« Mon cher Maître,  
Votre opusculé sur Marcel Proust, ses sommeils et ses rêves m’a beaucoup intéressé. Le grand médecin, le penseur et l’écrivain que vous êtes, fait comprendre, plaindre et admirer l’hypnose, les hâtes, les angoisses de ce génie et cette vie commune de la création littéraire et de la souffrance. Laissez-moi vous en dire mon bien sincère compliment.  
Merci également de m’avoir adressé le texte des discours notamment du vôtre, prononcés lors de la remise de votre épée.  
Veuillez croire, mon cher maître, à mes sentiments fidèlement dévoués.  
Charles De Gaulle ».

Ce rythme ternaire est-il une reprise du style de Chateaubriand que le Général aimait tant ? Ou comme on aimerait le croire, une allusion aux célèbres trois adjectifs employés par la vieille marquise de Cambremer dans « Sodome et Gomorrhe ».

Cette fine connaissance de Proust par De Gaulle n’est pas nouvelle puisque onze ans auparavant, le général, par une lettre de novembre 1952 au grand proustien Georges Cattaui, le remerciait de l’envoi de son livre *Marcel Proust et son temps*, paru chez René Julliard.

Il lui parle du « drame de cet homme, plongée dans l’océan, de l’homme avec tout ce qu’il leur tire de trésor et de souffrance ... Mais comment faire le compte de ce que pour ce prix-là, Marcel Proust a donné ? ».

On trouve une curiosité dans les archives de la Bibliothèque de Genève, avec cette photo du général prise par les studios Harcourt, et dédiéee en 1952 à Cattaui :

« À mon ami Georges Cattaui. Merci pour le réconfort de son talent et de sa sympathie ».

Cattaui était un diplomate d’origine égyptienne devenu français.

Dès 1935, il avait publié « L’amitié de Proust » qui sera suivie de « Proust, documents iconographiques en 1956 et de « Proust, perdu et retrouvé » en 1963.

Il y a tout lieu de penser que le grand gaulliste qu’était Cattaui (Il fut le premier biographe du général dès 1944) avait envoyé l’ensemble de ses livres sur Proust et ainsi renforcé la connaissance de l’œuvre de Proust par le général.

C’est lui également qui traduira le *Marcel Proust* de Georges Painter pour une parution en pleine période gaulliste en 1966, précédant de peu la parution en poche de *Du côté de chez Swann* en 1965.

En 1965, le prix Goncourt est attribué au plus proustien des romans : « L’Adoration » de Jacques Borel chez Gallimard. C’est en janvier 1967 que paraît dans la *Revue d’histoire littéraire de la France* le premier article de Jean-Yves Tadié sur Proust, et la même année, qu’à proximité immédiate du palais de l’Élysée, on donne le nom de Marcel Proust à l’allée centrale qui longe l’avenue Gabriel.

Même si l’inventaire, (au demeurant souvent incomplet) de la bibliothèque du général ne contient aucune œuvre de Proust, les lettres à Cattaui et à Robert Debré éclairent d’un œil particulier la décennie gaulliste qui fut celle de la renaissance de Proust.

Jacques Letertre

Jacques Letertre est un grand collectionneur bibliophile et le président - fondateur de la Société des Hôtels Littéraires



1968 et 1969, la fin agitée du règne du général de Gaulle

par Paul KLOBOUKOFF,

Le gouvernement secoué par les évènements de mai 1968

En mai 1968, la France a connu un mois de grèves, d’occupations d’usines, d’universités, ainsi que de manifestations et d’affrontements qui ont perturbé les activités des citoyens et paralysé l’économie du pays. Malgré les récents accords de Grenelle, le gouvernement s’est montré impuissant à maîtriser la situation.

Celle-ci n’est rentrée dans l’ordre qu’après l’allocution du 30 mai après-midi du général de Gaulle, alors président de la République. « Françaises, Français : Etant le défenseur de la légitimité nationale et républicaine, j’ai envisagé, depuis 24 heures, toutes les éventualités, sans exception, qui me permettraient de la maintenir. J’ai pris mes résolutions.

Dans les circonstances présentes, je ne me retirerai pas. J’ai un mandat du peuple, je le remplirai. Je ne changerai pas de Premier ministre, dont la valeur, la solidité, la capacité, méritent l’hommage de tous. Il me proposera les changements qui lui paraîtront utiles dans la composition du Gouvernement.

Je dissous aujourd’hui l’Assemblée nationale. J’ai proposé au pays un référendum qui donnait aux citoyens l’occasion de prescrire une réforme profonde de notre économie et de notre Université et, en même temps, de dire s’ils me gardaient leur confiance, ou non, par la seule voie acceptable, celle de la démocratie. Je constate que la situation actuelle empêche matériellement qu’il y soit procédé. C’est pourquoi j’en diffère la date. Quant aux élections législatives, elles auront lieu dans les délais prévus par la Constitution, à moins qu’on entende bâillonner le peuple français tout entier, en l’empêchant de s’exprimer en même temps qu’on l’empêche de vivre, par les mêmes moyens qu’on empêche les étudiants d’étudier, les enseignants d’enseigner, les travailleurs de travailler. Ces moyens, ce sont l’intimidation, l’intoxication et la tyrannie exercées par des groupes organisés de longue main en conséquence et par un parti qui est une entreprise totalitaire, même s’il a déjà des rivaux à cet égard.

Si donc, cette situation de force se maintient, je devrai pour maintenir la République, prendre, conformément à la Constitution, d’autres voies que le scrutin immédiat du pays. En tout cas, et tout de suite, il faut que s’organise l’action civique. Cela doit se faire pour aider le Gouvernement, d’abord, puis localement, les préfets, devenus ou redevenus commissaires de la République, dans leur tâche qui consiste à assurer, autant que possible l’existence de la population et à empêcher la subversion à tout moment et en tous lieux.

La France, en effet, est menacée de dictature. On veut la contraindre à se résigner à un pouvoir qui s’imposerait dans le désespoir national, lequel pouvoir serait alors évidemment et essentiellement celui du vainqueur, c’est-à-dire celui du communisme totalitaire. Naturellement, on le colorerait, pour commencer, d’une apparence trompeuse en utilisant l’ambition et la haine de politiciens au rancart. Après quoi, ces personnages ne pèseraient pas plus que leur poids qui ne serait pas lourd.

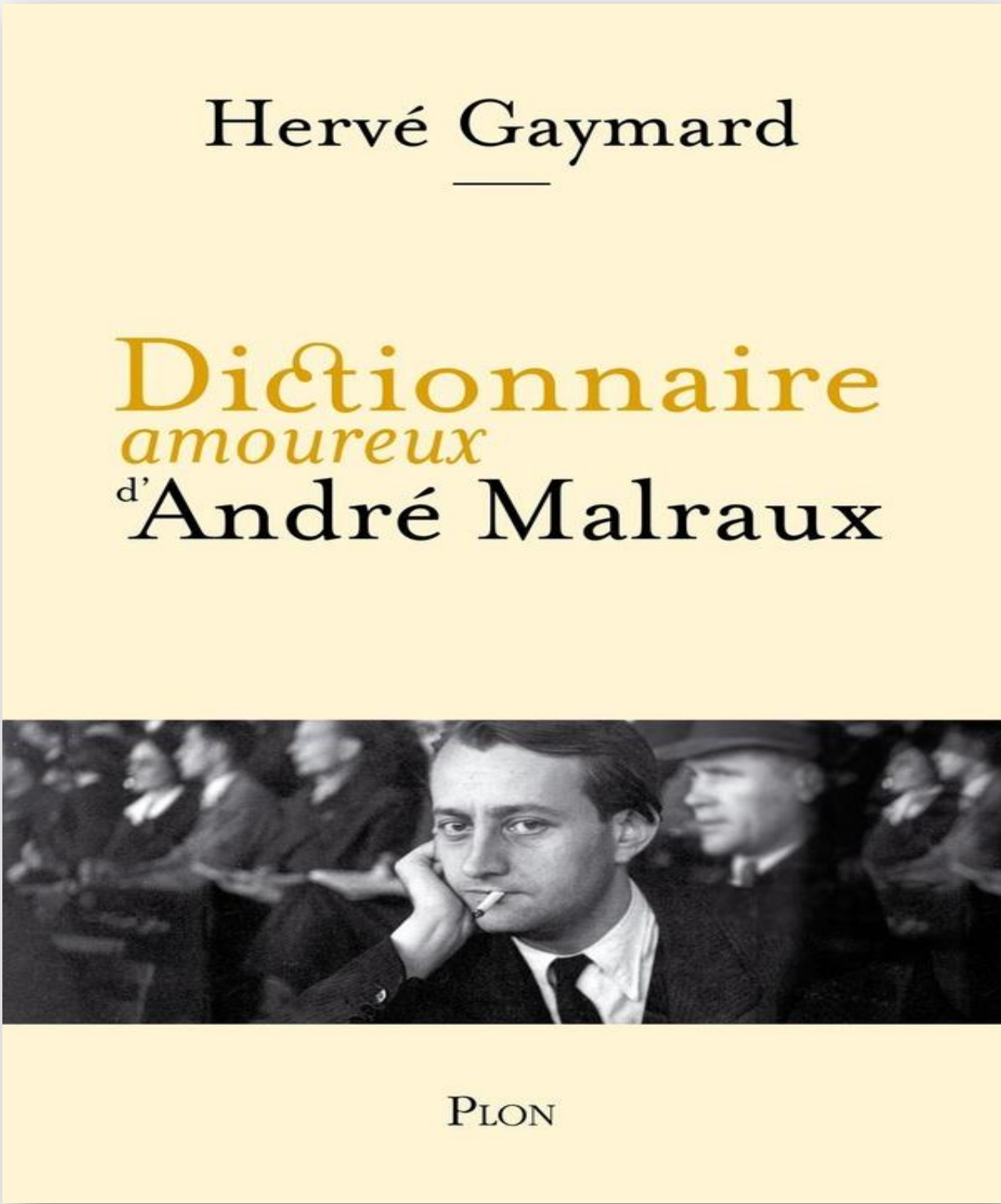


Et bien ! Non ! La République n’abdiquera pas. Le peuple se ressaisira. Le progrès, l’indépendance et la paix s’imposeront avec la liberté. Vive la République, vive la France ! ».

Peu après son allocution, une foule immense s’est rassemblée et a défilé sur les Champs Élysées pour affirmer son soutien au général de Gaulle. Il avait gagné la bataille. Mais son triomphe a été de relativement courte durée.

Le référendum fatal de 1969 et le départ du général de Gaulle  
Le 24 mai 1968, pour calmer la colère des étudiants et des ouvriers, de Gaulle a annoncé la tenue prochaine d’un référendum sur la rénovation universitaire, sociale et économique du pays. Dix mois plus tard, les Français ont été appelés à se prononcer sur deux projets : - transformer le Sénat en une chambre consultative en le fusionnant avec le Conseil économique et social ; - reconnaître aux régions le statut de collectivités territoriales en élargissant leur champ de compétence dans le domaine des équipements collectifs, du logement et de l’urbanisme. Très vite, l’objet de la réforme passe à l’arrière-plan. Pour nombre d’électeurs, c’est du maintien ou non de de Gaulle au pouvoir qu’il s’agit. Les sondages lui sont plutôt favorables. Mais le 27 avril 1969, le « Non » l’emporte avec 52,41% des suffrages, 4 électeurs sur 5 s’étant rendu aux urnes. Dans la nuit du 27 au 28 avril, le Général abandonne ses fonctions, à effet immédiat. Il se retire à Colombey les Deux Églises. Il est remplacé par Alain Poher, président du Sénat. Resté une Référence incontestable, les décisions et l’ombre du « grand Charles » planent encore sur notre pays. La France ne lui doit pas que sa dissuasion nucléaire. Il a sauvé l’honneur de la France et fait revenir notre patrie dans la cour des Grands. Immense et fidèle merci à lui !

\*Paul KLOBOUKOFF Académie du Gaullisme Le 26 octobre 2026



Depuis l'adolescence, André Malraux est pour Hervé Gaymard un fraternel compagnon de vie. Il revient ici sur ce qu'il lui doit : une attitude par rapport à la vie, l'ouverture sur le monde et toutes les formes de culture, la vérité de l'engagement. C'est en cela que Malraux, trop oublié aujourd'hui, demeure moderne.

" Je me revois, en cet automne, dans la triste étude de l'internat du lycée Jean Moulin d'Albertville, regarder la neige précocement tomber, et faire un beau voyage intérieur : Constantinople, Ankara, Ispahan, Kaboul, Samarcande, l'Alsace... À la bibliothèque, j'avais trouvé un ouvrage au titre mal centré sur une couverture fatiguée, Les Noyers de l'Altenburg. Ce fut le livre de mon adolescence.

Une vingtaine d'années plus tard, mon premier livre fut Pour Malraux, écrit à la diable en quelques semaines, lointain écho d'une lettre qui n'avait pas trouvé son destinataire, car j'ignorais qu'il était en train de mourir. En ce début des années soixante-dix, il était très présent dans la presse, à la télévision, à la radio.

Et très prolifique : depuis son départ du gouvernement, il publiait presque un livre par an. Il m'apparaissait à la fois fraternel et immortel. Sa mort me plongea alors dans une tristesse déraisonnable pour un garçon de mon âge.

Aujourd'hui est venu le temps de signer ma reconnaissance de dette, en explorant les mises en abymes dont j'avais eu l'intuition il y a un demi-siècle. J'ai retrouvé le petit cahier bleu où je consignais alors mes morceaux choisis. Je n'en rougis pas. L'affection n'exonère pas de la lucidité. Elle l'impose plutôt.

Dans ce Dictionnaire amoureux, je n'ai pas toujours été tendre, même si je me suis efforcé d'être équitable, tempéré par cette affection dont je ne veux me départir. "

# Exposition

## L'exposition permanente au Mémorial Charles De Gaulle La Grande Histoire au travers de la vie de Charles de Gaulle

À l’occasion de la sortie des *Mémoires de Guerre*, Charles de Gaulle reçoit Jean Farran, journaliste de Paris Match, à La Boisserie en 1954.

Depuis son jardin, Charles de Gaulle désigne la colline du village de Colombey-les-Deux-Églises et ajoute : « *Voyez-vous cette colline, Monsieur. C’est la plus élevée. On y édifiera une croix de Lorraine en granit quand je serai mort. Et de partout on pourra la voir* ».

Peu après, le Général aurait évoqué le sujet avec André Malraux, ajoutant : « *Une Croix de Lorraine à Colombey-les-Deux-Églises, il n’y aura personne pour venir la voir, elle incitera les lapins à faire de la résistance !* ».

Charles de Gaulle décède le 9 novembre 1970 et rapidement émerge la volonté de rendre hommage au fondateur de la France Libre. Une souscription nationale est alors lancée, des comités départementaux sont constitués afin de mener le projet de Croix de Lorraine évoqué par Charles de Gaulle lui-même.

Le 18 juin 1972, devant une foule venue en nombre et en présence de la famille de Gaulle, le Président Georges Pompidou inaugure la Croix de Lorraine haute de 44 mètres, faite de granit rose et de bronze.

**Les ambiances successivement recréées au sein du Mémorial immergent les visiteurs dans différentes époques et consacrent l’équipement comme un centre d’interprétation où tout un chacun peut revivre la Grande Histoire au travers de la vie de Charles de Gaulle.**

L’exposition permanente aborde toutes les facettes du personnage et de son temps. Elle présente le Général dans son rôle d’écrivain, de chef de la France Libre, de père de famille, d’homme politique mais développe aussi l’héritage laissé par De Gaulle ainsi que les critiques et les caricatures qu’il a pu inspirer.

Répartie sur 1600 m2, elle se déroule selon un fil directeur original : l’enracinement de Charles de Gaulle au village de Colombey-les-Deux-Églises et aux paysages haut-marnais « faits d’austère-grandeur ».

Lieu d’histoire vivante, le Mémorial Charles de Gaulle est riche d’une grande variété de supports imaginés par les scénographes de Nausicaa, Christian Le Conte et Geneviève Noirot : décors, films sur écrans géants, bornes multimédia, créations sonores, commentaires écrits, dioramas, archives sonores et audiovisuelles. □ À la pointe de la technologie, il s’adresse à tous.



